

Philippe Madec

Le Monde, pays sage

Ce texte est la retranscription de la conférence donnée dans le cadre du Colloque Architecture & Jardins, tenu au Château des Forges à Pesmes en juillet 1995. Il a été édité dans le cadre des actes du colloque « Architecture et Jardins » à Paris en 1996.

— PARTIE I —

Le travail qui illustre ce texte est inachevé, mal équilibré. Il ajoute à une ligne d'écrits et de réalisations tirée à la recherche des effets non exécutés de l'évidence suivante : *l'architecture est là pour installer la vie.*

Il me semble que longtemps le bâtiment et l'architecture ont été confondus, de même que dernièrement l'architecture et l'activité de l'architecte. Progressivement j'en suis venu à me préserver de la forme, de l'objet et de la volonté d'œuvre ; en définitive à mettre en doute cette idée reçue selon laquelle l'architecture serait un art et l'architecte un artiste. L'architecture n'est plus un art. Ce n'est pas parce que l'on attend de nos travaux qu'ils comportent une part technique et une part esthétique que nous sommes ingénieur et artiste. En outre ce n'est pas parce qu'il y a des architectes qu'il y a de l'architecture, bien au contraire : l'architecture produit de l'architecte. Il en va de même pour le paysage qui produit du paysagiste.

Mon intérêt pour le paysage procède de celui pour l'architecture. Architecture et paysage n'ont-ils pas pour même visée, l'établissement humain ? Ne se différencient-ils pas avant tout par la matière spécifique qu'ils mettent en œuvre — disons à l'emporte-pièce — le vivant pour le paysage, l'inerte pour l'architecture ?

Architecture et paysage interagissent en ce qu'ils procèdent ensemble de l'installation de la vie et du lieu où elle s'établit. Ainsi l'activité de paysage ravive-t-elle aujourd'hui la mémoire de l'architecte. Par un étonnant détour de l'histoire, elle évoque l'urbanité et la fait apparaître comme politesse, c'est-à-dire égard vigilant envers ce qui est déjà là, un rappel à la civilité. Le paysage parle à l'architecte, il dit l'attention aiguë au moment d'envisager l'entière richesse de ce qui est donné, et il engage à une précaution accrue au moment d'installer le projet dans le concert du monde. Le paysage mène l'architecte et à l'attention et aux hommages, ce face à la durée. L'inscription dans le temps du travail de paysage dépend de la prise en compte initiale de données multiples : essentiellement le climat, le sol, les règles d'association et de concurrence

des plantes, tout comme les acteurs de l'environnement humain parfois aussi difficiles à accorder que les plantes, toute une somme d'indications, de prescriptions, de lumières et d'avis externes à la mécanique particulière au projet lui-même. Se manifeste là un fond écologique qui ne serait pas principalement scientifique ; en essence il est politique, mais profondément épris du réel, invitant l'adresse et la prudence, la souplesse et l'inclination à l'esprit du monde.

Les éléments du paysage sont ouverts, les enchaînements s'épanouissent et les recouvrements s'opèrent, les logiques d'apparence ne priment pas. Cette disposition suggère celle du bâtiment dans la ville ancienne, la mitoyenneté y gomme l'objet, les toits et les façades participent à une marée, l'ensemble à un paysage urbain. Vraiment, la fabrication d'un paysage urbain n'est-elle pas une des garanties d'apparition de l'urbanité ? Ne faut-il pas cette interrelation de tous les éléments constituant la ville pour que se forme la continuité, cette condition première de l'urbanité ?

— PARTIE II —

Même lapidaires, avançons que les problèmes de la ville ne sont pas résolus par l'architecture traditionnelle — même moderne — et qu'ils ne le seront pas davantage par le paysage. L'architecture et le paysage ne servent qu'à constituer des creux, des différences spatiales et temporelles au sein desquelles l'homme installe sa vie, trouve un repos essentiel, quasi ontologique. Les enjeux culturels et sociaux contemporains entraînent un dépassement du rôle traditionnel de l'architecture et de ses outils. Là le paysage est justement exemplaire par sa mobilisation de la notion si élémentaire de temps à l'œuvre dans un lieu, par son effacement de l'objet dans la forêt des échanges, et par son anéantissement de la forme dans l'incapacité d'en saisir le contour.

Insistons sur ce qui donne sens à tous nos attachements ; insistons sur le lieu et le monde. Pour le concepteur, la question principale reste : comment être en un lieu ? Pourtant consentir à la présidence du lieu ne soulage pas le concepteur de penser le monde. Envisager l'horizon éclaire le couple lieu-monde. Par deux écrits, je m'y suis attaché¹.

Dans le premier, on apercevait comment le Mouvement Moderne architectural avait conçu la continuité de l'espace sans réussir à se départir de la conception classique de l'espace, c'est-à-dire tout en restant attaché à la conception de l'horizon comme contour. Ce bord, fruit de la conscience cartésienne, restait projeté par le regard et l'entendement, son centre était toujours occupé par l'homme, celui qui le pensait et en faisait l'épreuve.

Dans le second, avec Michel Corajoud, nous avançons que les capacités de notre regard et même de notre entendement ne constituaient plus les limites de notre monde. Nous avons conscience de l'ailleurs, même sans le connaître. En outre nous avons quitté la conception symétrique du temps par laquelle notre présent renvoyait le passé au futur : nous vivons pleinement cette évidence que, si notre pensée et nous même sommes atteints par la mort, notre œuvre matérielle donnée à la vie existe dès à présent dans une autre temporalité.

Cet abandon de l'anthropocentrisme et de l'horizon comme ligne donne sur l'apprentissage de l'horizon comme ouverture, telle une histoire sans début ni fin, une mémoire infinie, extensive, entropique. Si ce n'est plus dans une relation au lieu que nous pensons cet horizon qui se déverse, nous pouvons le saisir comme une représentation de notre relation au monde. Il rend compte d'une nouvelle structure de notre univers mental, à la fois unissant l'infiniment grand et l'infiniment petit mais pouvant aussi bien basculer d'une structure différente à une autre par simple juxtaposition.

— PARTIE III —

Depuis le début des Temps Modernes, le lieu où la civilisation se condense est la ville. Mais quand la civilisation urbaine a-t-elle commencé ? A cette question, un doute m'envahit. A-t-elle seulement débuté ?

Sans étayer outre mesure ce propos, je voudrais simplement avancer que nous sommes passés — sans trop le considérer — de l'idée de civilisation à l'idée de monde. La soi-disant civilisation urbaine qui aurait succédé à la civilisation machiniste semble davantage née du discours que d'un véritable nouvel état. Elle fut nommée dans une période de vide idéologique, au sens où les idéologies n'ayant plus cours, aucune ne semblait advenir. De fait aucune ne se présentant, nous nous sommes repliés sur nous-mêmes, sur notre condition quotidienne et problématique : sur la ville.

L'origine de l'idée de civilisation urbaine ne résiderait-elle pas dans la difficulté éprouvée par l'homme au moment de passer, sans préparation, de la volonté de sa propre autonomie dans l'histoire à la reconnaissance tragique de cette impossible autonomie ? C'est-à-dire de la difficulté ressentie à la perte d'un projet de civilisation (Les Lumières), à la prise de conscience de l'impossibilité de tout projet moderniste et de l'absence de tout autre projet ? Les concepteurs savent leur dépendance définitive vis à vis de ce monde au mouvement duquel ils participent.

Cette dépendance vient de ce que le fondement du monde s'est avéré fragile, c'est-à-dire cette relation toujours recommencée de la nature et de la culture. La nature est fragile, la culture l'est aussi, leur relation plus encore. L'idée de civilisation urbaine ne vient-elle pas, en guise d'artifice, masquer cette condition ?

Dans ce contexte l'activité de paysage est un modèle. Reconnue d'origine culturelle et non plus naturelle, reconnue d'essence urbaine (en France certes), elle a étonnamment participé à la constitution et au renforcement de l'idée d'une civilisation urbaine. En forme de paradoxe, alors que le paysage participait au retour vers le sol qui est un des plus sûrs chemins vers le monde (au sens où le sol est la continuité solidaire), il contribuait aussi à la réduction du monde au lieu.

La soi-disant civilisation urbaine est dépassée par un impossible renvoi aux sources ; ce n'est en fait que le dépassement d'un long oubli. Vers nous est simplement revenu l'antique et grecque accord de la maison et du monde, l'antique et japonais accord de l'île et du monde. *Oikia* dit la maison et le monde, *Shima* dit l'île et le monde, une seule et même chose, une seule et même idée. Mais si la maison rejoint le monde, l'île le monde, elles le retrouvent autrement. Au temps passé la ville, en tant que le monde s'y produisait, était l'horizon de la maison. Aujourd'hui alors même que la civilisation serait urbaine, la ville n'est plus l'horizon de la civilisation, elle n'est que son lieu évident.

La pensée du monde : culture ténue déposée sur un sol provisoire, nous fait sortir de la soi-disant civilisation urbaine. Ne passons-nous pas de l'idée de la civilisation (un projet culturel) à celle du monde, à celle d'un pays sage, pays qui nous assagit parce qu'il délivre ses limites ? Nous voici dans la finitude et non plus face à nos volontés utopiques. Ne passons-nous pas de la volonté de puissance à l'envie d'être ?

¹ - *Au delà de l'espace moderniste, la relation directe monde-espace. Architecture et paysage un projet d'aménagement*, Philippe Madec. In PAGES PAYSAGES, n°2, 1988/1989. Et "Le temps, vu de l'horizon" Michel Corajoud et Philippe Madec, in *Concevoir, Inventer, Créer*, éditeur Robert Prost, Editions de L'Harmattan, Paris 1995.